

« Pour cela, ce lascar doit devenir un homme sur la Terre et un Meyer. »

Sur la vie et l'œuvre de Conrad Ferdinand Meyer à l'occasion de son 200^{ème} anniversaire, le 11 octobre 2025

Dans la *Neuen Zürcher Zeitung* (NZZ) du 5 janvier 2018, je découvris, voici plusieurs années un article intitulé : *C.F. Meyer : Playdoyer für einen Unzeitgemässen / C.F. Meyer : Plaidoyer pour l'inactuel*. En dessous, on peut lire : « Conrad Ferdinand Meyer, ancien antipode de Gottfried Keller, n'est plus beaucoup lu. »¹ Et puis, en guise de consolation, on apprend que toutes ses œuvres sont désormais disponibles sur 46 CD avec des narrateurs de renom.² Puisque tout d'abord on admet simplement que ce poète est « inactuel », alors un « plaidoyer » s'impose.

Dans un contexte non-juridique, le terme « plaidoyer » est également utilisé pour inciter les lecteurs ou les auditeurs à soutenir, confirmer ou réfuter une affirmation. L'auteur de la NZZ énumère les accusations et les réfute, parfois avec une pointe de devoir, parfois avec un « mais », à peine étouffé :

C'était un homme instruit, mais rétrograde, qui pensait en termes d'époques et de héros. Les points de repère historiques étaient importants pour lui. [...] On lui reprochait souvent de ne pas dépeindre le présent tel qu'il était vécu à l'époque, comme le faisait Gottfried Keller, mais de toujours recourir aux légendes héroïques du passé. [...] L'accusation selon laquelle Meyer n'aurait pas créé de figures de chair et de sang, mais seulement de marbre et de plâtre, l'a poursuivi toute sa vie et a dominé le discours sur son statut de poète pendant des décennies après sa mort. Or, nous avons appris que c'est précisément en projetant son œuvre sur des personnages historiques que Meyer a trahi son être profond. [...] La prose de Meyer continue de nous enchanter aujourd'hui par ses descriptions précises et vivantes, qui entourent des dialogues stylisés. Elles rappellent parfois des didascalies. Et presque plus que du théâtre, quand on lit Meyer, on pense au cinéma. (...) De même que les réalisateurs d'aujourd'hui travaillent sur des livres volumineux qu'ils doivent condenser en un film de deux heures, Meyer s'est penché sur l'histoire. Ce qui, chez lui, a parfois été qualifié d'affectation, de superficialité et de peccadilles extérieures constitue directement sa modernité. [...] Quiconque accuse Meyer de se figer dans ses poses et de trahir les secrets d'une narration psychologique subtile au profit du mystère de l'optique pure n'a tout simplement pas lu assez attentivement. Meyer est et reste un auteur profond et inépuisable. [...] Une chose distingue Meyer de tous les autres auteurs de nouvelles historiques conventionnelles : il ne traite pas son sujet avec complaisance. Il n'y a pas de routine chez lui. Il s'inscrit dans chaque histoire avec ses dernières forces. Avec son besoin, avec son insuffisance. Mais il crée aussi des figures émouvantes de désir. [...] Meyer glorifie de puissants génies et laisse apparaître dans ses textes des figures millénaires comme Dante ou Michel-Ange avec une aisance absolue. Il rend hommage à des figures comme celles qui nous confrontent à la chapelle Sixtine : débordantes de force et de détermination, vibrantes de couleurs, plus grandes que nature.³

Est-ce là une invitation à lire plus Meyer ou bien plutôt le conseil de le rendre plus conforme à l'époque avec un CD ? Nous commencerons par la biographie et nous examinerons ensuite ce qui en a découlé dans l'œuvre pour y devenir éternellement de l'art intemporel.

L'être-Meyer

1 www.nzz.ch/feuilleton/c-f-meyer-plaedoyer-fuer-einen-unzeitgemassen-ld.1799828

2 www.sinus-verlag.ch/de/hoerbuch/deutsche-literatur-conrad-ferdinand-meyer/

3 Voir la note 1.

Pour saisir la biographie de Meyer dans toute sa singularité, ces phrases, souvent citées, tirées d'une lettre à l'historien du droit Friedrich von Wyss, datée du 17 août 1889, revêtent pour moi une importance particulière. Meyer y écrit, neuf ans avant sa mort :

J'ai traversé bien plus de choses ces dernières années que je ne pourrai jamais l'admettre. Ce qui m'a retenu, c'est l'idée de la transmigration des âmes ; je me dis que tu as manifestement commis quelque vilénie dans une existence antérieure. Puis le destin a prononcé : « Pour cela, mon lascar, tu retourneras sur Terre et tu deviendras un Meyer ! » Il faut maintenant endurer ces deux épreuves avec honnêteté pour retrouver une meilleure situation. »⁴

Or, une telle déclaration était donc bel et bien intempestive en 1889, quand bien même elle surgît dans une lettre à un ami. Et aujourd'hui ? Je ne vais pas, ici tout de suite, me précipiter tout d'abord sur la question de savoir quel rôle l'idée de réincarnation jouait chez Meyer mais je me demande au lieu de cela, qu'est-ce que cela veut donc dire « être né Meyer » ? Être sur terre signifie généralement, surtout aujourd'hui — 200 ans après la naissance de Meyer — s'affirmer et faire ses preuves. Mais Meyer n'était pas un combattant. Sa sœur Elizabeth, dite Betsy, décrit ainsi la situation qui en résulta durant sa jeunesse :

Avec ses exigences élevées et incertaines, il était étranger et incompréhensif envers les objectifs, les moyens et les manières mesquines du quotidien. Il s'élevait contre les cadres étroits et les petits carreaux de fenêtre de l'existence bourgeoise, tant que sa propre volonté demeurait floue, sans but et sans liberté. Sans parler des conflits dans lesquels ses organes psychiques délicats et sa profonde vulnérabilité le plongeaient ! Pour n'en citer qu'un, il était toujours aussi réticent à toute forme de compétition, à toute forme de rivalité, quel qu'en soit le domaine.⁵

Sous de tels postulats difficiles, la vie est sans aucun doute pénible et seulement difficile à supporter.

Alors, qu'est-ce que c'est : « être un Meyer » ? Eh bien cela commence par le fait que Conrad Ferdinand est né au sein d'une vieille famille patricienne zurichoise, qui avait des représentations claires quant à son avenir. Par les représentations éducatives de celle-ci, le garçon se sentait certes bien encouragé, mais aussi surmené et opprimé de multiples façons, tout particulièrement en ce qui concernait les considérations religieuses. Au cours d'une phase de crise du jeune homme de dix-huit ans, sa mère « avoua », dans une lettre du 26 mars 1843, au professeur Louis Vulliemin, le « protecteur » des personnes en danger à Lausanne, avec une surprenante conscience d'elle-même, qu'elle avait en grande partie perdu sa confiance à cause de sa religiosité zélée. C'est précisément ce zèle et l'étroitesse du style de vie piétiste, renforcés par les attentes de son entourage familial et extra-familial, ainsi que par les échecs scolaires et professionnels qui en ont résulté, qui ont rendu si difficile le développement normal et opportun de ses talents. Un historien de la littérature a formulé le constat le plus objectif : « Meyer a eu une jeunesse marquée par les scrupules et la mélancolie, dont le stigmate était qu'elle avait duré bien trop longtemps, jusqu'à l'âge adulte. »⁶

Ce n'est qu'à l'âge de 50 ans, après toutes sortes d'efforts et d'échecs, qu'il commença à être un écrivain reconnu en étant accompagné d'une position sociétale de grand bourgeois — rendue possible par un mariage riche — laquelle déboucha sur deux décennies d'un chemin littéraire triomphal. Pour rester sa vie durant, principalement dans une labilité d'âme capable d'exister qui le marquera toute sa vie, et ne pas plonger dans l'abîme du dérangement mental et du suicide (comme sa mère) ; la souffrance d'« être un Meyer » exigeait des possibilités d'auto-thérapie psychologique sous la forme d'une œuvre biographique conçue artistiquement, protégée de l'extérieur par l'évocation du destin de la vie d'autrui dans le récit.

4 *Briefe Conrad Ferdinand Meyer. Nebst seinen Rezensionen und Aufsätzen / Lettres de Conrad Ferdinand Meyer. Avec ses critiques et essais*. Vol. I, édités par Adolf Frey, Leipzig 1908, p.95.

5 *Conrad Ferdinand Meyer in der Erinnerung seiner Schwester Betsy Meyer / Conrad Ferdinand Meyer dans le souvenir de sa sœur Betsy Meyer*, Berlin 1903, p.77.

6 Albert von Schindling : *Leiden eines Zeitgenossen / Souffrance d'un contemporain* — Conrad Ferdinand Meyer, dans du même auteur : *Linien des Lesens / Lignes de Lecture*, Ebenhausen & München 1982, p.60.

« Avec C.F.M. dedans »

En l'an 1883, âgé de 58 ans, il publia dans le *Schores Familiensblatt* un récit intitulé : *Julian Bouflers. La souffrance d'un enfant*. Le lecteur s'engage ici dans la France de Louis XIV et éprouve, de la bouche du médecin du roi, Guy-Crescent Fagon, l'histoire d'un enfant délicat et sensible dont la vie psychique et physique est détruite par machinations politiques d'envies et de vengeance, qu'accompagne un manque de compréhension et d'amour. Vers la fin de son récit, Fagon fait part d'une question qu'il a posée au garçon : « Tu as de la peine à vivre ? », où il reçut une réponse brève et bouleversante : « Oui, monsieur Fagon. »⁷ Les biographes et interprètes de Meyer n'ont eu de cesse de signaler à ce propos que ce récit, plus que tout autre, portait la trace d'une œuvre auto-biographique. On pourrait même dire avec insistance, que la question de Fagon et la réponse de Julian renferment toute la problématique de la vie de Meyer : Meyer eut, en effet, de la peine à vivre.

Dans sa monographie, David A. Jackson a récapitulé les aspects socialement critiques et biographiques de la société décrite dans ce récit en les pointant brièvement :

Il n'y a ici aucune société qui puisse guérir ; état et société sont devenus ennemis de l'être humain. L'être humain a lui-même régressé vers un statu quo bourgeois. Meyer se rapproche de Fontane. Derrière le Maréchal [le père de Julian Bouflers] se tient Ferdinand Meyer [le père du poète] ; derrière son épouse, intellectuellement terne, mais compréhensive et perspicace — ce qu'Élisabeth Meyer, la surdouée, n'était nullement ; derrière les châtiments de Tellier, se cachent les propres expériences de jeunesse de Meyer. On pourrait poursuivre ainsi les parallélismes. Les humeurs de Julian, ses pensées maussades et ses humiliations, renvoient à la jeunesse de Meyer.⁸

On pourrait inférer, à partir de tout cela, que le choix du matériau par Meyer est lié aux problèmes de sa vie. Cette plate constatation, justement même sans originalité, ne mène guère cependant qu'à des complications, parce que l'étoffe de toutes les nouvelles de Meyer est de nature historique. Pourtant les difficultés se laissent lever si, en s'appuyant sur sa biographie, on part du fait que chez Meyer, lors du choix d'une étoffe historique pour son récit, trois facteurs s'avéraient prépondérants : D'une part, son intérêt, que l'on reconnaît déjà comme précocement extraordinaire, qu'il portait à l'histoire elle-même, lequel se reliait aussitôt avec sa faculté très développée d'entrer par son sentiment dans les événements et les personnes ; d'autre part une possibilité d'identification presque qu'instinctivement ressentie de sa propre biographie et de celle de personnages historiques bien déterminés ; et pour finir, cette possibilité tellement importante de savoir, à l'appui d'un personnage historique, achever de travailler ses propres problèmes en les aliénant en même temps, par l'instauration de l'éloignement temporel.

Dans une lettre adressée à son ami Félix Bovet, il formula un aveu de cette manière particulière de travailler son étoffe littéraire, le 14 janvier 1888 :

Je me sers de la forme de la nouvelle historique uniquement pour aller y abriter dedans mes expériences, ainsi que mes propres intuitions immédiates. Je la porte loin en amont du roman contemporain, parce que cette forme me camoufle bien mieux en tenant le lecteur à une distance plus grande. Ainsi sous les voiles d'une forme artistique extrême, très objective, je suis moi-même totalement subjectif et individuel. Dans tous les personnages du Pescara⁹, même chez cette canaille de Morone, quelque chose de C.F.M. y est implanté.¹⁰

Sa sœur Betsy fait une remarque au sujet de cette phrase finale, sans en mentionner le contexte et, comme c'est souvent le cas chez elle, pour adoucir et appauvrir, à savoir que c'est une « déclaration faite à la blague ».¹¹

7 Conrad Ferdinand Meyer : *Sämtliche Werke in einem Band / Toutes les œuvres en un seul volume*, avec une post-face de Hans Schmeer, Muchi et Zurich, sans date de publication, p.429.

8 David A. Jackson : *Conrad Ferdinand Meyer*, Reinbeck b. Hambourg 1975, p.105.

9 « *Die Versuchung des Pescara (1887), ist eine im frühen 16. Jahrhundert spielende Novelle, in der Girolamo Morone, der Kanzler des Herzogs Francesco II. (Franz Sforza, eine unrühmliche Rolle spielt. / La Tentation de Pescara (1887) est une nouvelle qui se déroule au début du XVI^e siècle dans laquelle Girolamo Morone, le chancelier du duc Francesco II (François Sforza), joue un rôle peu glorieux.*

10 *Lettres de Conrad Ferdinand Meyer...* vol. I, p.138 original en français.

11 *Conrad Ferdinand Meyer...*, p.177.

La manière dont le conteur Meyer s'y prit dans ce travail biographique avec son étoffe narratrice a été indiquée dans une remarque en vis-à-vis très imagée de son biographe Adolf Frey : « Je traite ma trame narrative comme Jacob traita l'Ange : je lutte avec toi et je ne te laisserai pas partir à moins que tu ne me bénisses. »¹²

La vraie souffrance et la passion

Qu'aurait-il pu considérer comme une bénédiction ? Pour cela un coup d'œil sur un autre personnage important de l'un de ses récits, Thomas Becket, archevêque de Canterbury (1118-1170). Meyer l'a placé au centre de sa nouvelle, *Der Heilige / Le Saint* (1879). Cet homme le fascinait d'une manière extraordinaire pour la raison qu'il pouvait lui attribuer nombre de ses propres problèmes et contradictions. Becket est l'exemple d'un être humain rempli de contradictions : Un homme politique qui sacrifie sa propre fille par loyauté envers son roi — et un saint envers son Église. Comment un tel homme peut-il donc vivre en portant constamment un masque ? Comment peut-il vivre en compagnie d'un homme qui lui a ravi l'être qu'il aimait le plus au monde, sa propre fille et qui, en plus, est coupable de la mort de celle-ci ? Comment peut-il pardonner un tel homme ? Ne voudrait-il ou ne pourrait-il pas se venger de lui ? Et comment peut-il encore le servir, après que, par lui-même, il fut devenu l'adversaire principal du roi le plus puissant en se voyant placé à la tête de l'Église catholique et de la communion anglicane ?

De telles questions ne résultaient nullement pour Meyer de ses propres sources intimes, mais celles-ci se posaient à lui tandis qu'il se créait un tel personnage — comme il disait — celui-ci *lui apparaissait comme tel*. Il en parla dans une lettre du 19 avril 1880, adressée à l'écrivaine Betty Paoli, en lui expliquant qu'il s'était dessaisi « du caractère du saint, qui est purement de mon esprit et difficile à rencontrer sous une configuration analogue dans la réalité »¹³ Louise von François, passionnée d'art et correspondante remarquée de Meyer durant la seconde moitié de sa vie, posa cette question après avoir lu *Le Saint*, dans une lettre datée du 12 septembre 1881 : « *Oui, vous êtes un maître des contrastes. Où avez-vous donc appris à jeter un tel coup d'œil aussi profondément dans l'âme ?* »¹⁴ Vu l'intelligence de cette femme, si caractéristique de toute sa correspondance, on pourrait presque croire qu'il s'agissait d'une question de rhétorique. Je crois qu'elle soupçonnait au moins que le professeur de cette capacité était sa propre âme avec ses profondeurs et ses secrets, d'autant plus qu'elle fit suivre sa question d'une autre, qui honore Meyer : « *Où Shakespeare l'a-t-il donc appris ?* » Ce n'est qu'un semestre plus tard, qu'il répondra lui-même à cette question indirectement, dans sa lettre du *Samedi Saint* 1882 (18 avril 1882), quand il lui dit que sa poésie ne lui apparaissait pas « assez authentique » :

On ne peut être (ou du moins pour ce qui est de moi) que sous le masque dramatique de la fresque. Dans *Jenatsch*¹⁵ et dans le *Saint* (tous deux conçus à l'origine comme protagonistes d'un drame), il y a bien plus que moi, bien plus de mes *véritables souffrances et passions*, sous leurs divers déguisements, que dans ce lyrisme, qui n'est guère plus qu'un jeu ou, tout au plus, l'expression d'un aspect subalterne de mon être.¹⁶

C'est une déclaration dont le sens est clair sur l'art et la manière de sa contemplation intuitive immédiate de l'âme. Quelles contentions, une telle contemplation signifiait pour lui et quelle valeur elle possédait pour lui, cela devient visible dans le « *Saint* » qui fait l'objet de la citation suivante d'une lettre de son éditeur, Julius Rodenberg : « J'ai abandonné à contrecœur cette nouvelle car je m'y suis attaché à force d'effort plus psychique que spirituel qu'elle m'a coûté, lequel s'avère être possiblement disproportionné par rapport au résultat obtenu. »¹⁷

Meyer savait que lui-même — exactement comme Becket — manquait certes d'une capacité d'action

12 Adolf Frey : *Conrad Ferdinand Meyer, Sein Leben und seine Werke / Conrad Ferdinand Meyer, sa vie et son œuvre*, Stuttgart & Berlin 1919, p.287. Jacob force l'Ange en un combat pour en obtenir la bénédiction de celui-ci (**Gen 32**, 23-33.)

13 *Lettres de Conrad Ferdinand Meyer. Avec ses critiques et essais*. Vol. II, éditées par Adolf Frey, Leipzig 1908, p.347.

14 *Louise von François und Conrad Ferdinand Meyer. Ein Briefwechsel / Louise von François et Conrad Ferdinand Meyer. Un échange épistolaire*, édité par Anton Bettelheim, Berlin 1905, p.19.

15 Le roman historique *Jügg Jenatsch* (1876) fut l'œuvre de Meyer qui eut le plus de succès.

16 *Lettres de Conrad Ferdinand Meyer. Avec ses critiques et essais*. Vol. II, éditées par Adolf Frey, Leipzig 1908, p.49.

17 *Conrad Ferdinand Meyer und Julius Rodenberg. Ein Briefwechsel / Un échange épistolaire*, édité par August Langmesser, Berlin 1918, p.48.

spontanée et énergique, mais qu'il maîtrisait — également comme Becket — les formes du jeu de masques et la dextérité du discours, avec lesquelles on peut dissimuler pertinemment sa propre âme trop sensible. C'est à peine si quelque chose, chez ce personnage, ne lui soit pas aussi rattachée. Dans son interprétation carrément classique de la nouvelle, Walter Silz en a formulé une problématique précise :

Chez Thomas Becket, Meyer a incorporé quelque peu sa propre tonalité d'âme remplie de contradictions, la conscience d'être proprement mis en danger, en effet principalement même, la mise en danger et la qualité douteuse de la vie spirituelle, laquelle était aussi la sienne. Chez Becket, Meyer triomphe sur la matière, le corps et les nerfs hypersensibles qui l'ont trahi ; mais dans le même temps, Meyer laisse planer une ombre dense de doute sur la pureté et l'abnégation de soi de cet esprit supérieur et exigeant, qui tient rigueur de ses faiblesses au corps. Derrière le « saint » il dresse ainsi un grand point d'interrogation.¹⁸

Les deux personnages principaux de la nouvelle, la chancelier Thomas Becket et le roi Henri II d'Angleterre, sont des contraires. Ils incarnent au fond des propriétés de l'âme humaine dont l'une penche pour l'esprit de l'être humain, l'autre pour la nature physique humaine : ici, l'intellectualité problématisante et l'esthétisme affiné ; là, la joie naïve et spontanée des sens et l'action spontanée amoral.

Revenons une fois encore à la question, en quoi pourrait consister la bénédiction de ce que Meyer appelle « la lutte de Jacob » avec la matière ? La réponse se trouve dans la lettre à Bovet déjà citée : « Ainsi sous les voiles d'une forme artistique extrême, très objective, je suis moi-même totalement subjectif et individuel. » On devrait compléter : « Et en même temps, perméable au trans-personnel, à l'universel humain. La bénédiction réside alors dans l'aboutissement d'une « forme extrêmement artistique » capable de véhiculer tout le reste. L'art sublime du récit-cadre de Meyer s'inscrit également dans cette forme : le récit est confié à un personnage historique ou fictif et, guidé par l'auteur qui reste caché, il assume les forces et les faiblesses de celui qui l'expérimente et du narrateur. Ainsi, Meyer confère au récit une couleur individuelle, tout en permettant de soulever des questions et de préserver l'énigme de ses personnages.

Ce que cela signifie de vivre comme un Meyer sur la Terre, j'espère que cela est désormais clair dans ses grandes lignes. La bénédiction de la Lutte de Jacob nous est révélée par cette œuvre réussie, qui n'a en soi ni la richesse du drame historique ni les fioritures des arts et métiers historiques.

Un non-conformiste parfaitement formé

Ce qui reste énigmatique c'est la raison pour laquelle Meyer met en relation sa destinée avec l'idée de la transmigration des âmes, cela ne correspond guère au protestantisme de ses origines, ni au catholicisme de son inclination secrète. Le fait qu'à côté de la lettre à Friedrich von Wyss, du 17 août 1889, il y ait encore toute une série de déclarations analogues¹⁹, atténue l'objection que cette question n'eût joué un rôle qu'à la proximité de l'assombrissement mental de sa vieillesse. Dans un poème de sa dernière année de vie intitulée *Leben/ Vie*, se trouve les vers suivants²⁰ :

*Wie viele Fragen sind noch ungelöst,
Woran die menschliche Verstand sich stößt !
Wie viele rätsel werden ewig dauern,
Unübersteigliche, wie Kerkermauern.*

Tant de questions demeurent encore irrésolues
Auxquelles le bon sens humain n'a pas répondu !
Tant d'énigmes éternelles resteront
D'insurmontables murs de prison.

Nous voilà dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, où les sciences naturelles, à la suite d'Immanuel Kant, ont érigé de hauts murs cognitifs à l'encontre de l'idée de réincarnation. Que Meyer les caractérise à l'instar de murs de prison, cela révèle que cette interrogation irrésolue l'obnubilait à l'époque et reste-

18 Walter Silz : *Meyer : « Der Heilige » / Meyer : « Le Saint »*, dans : *Interpretationen Deutsche Erzählungen von Wieland bis Kafka / Interprétations de nouvelles allemandes de Wieland à Kafka*, éditées par Jost Schillemeit, Francfort-sur-le Main 1966, p.271.

19 Voir Friedrich Kempter : *Conrad Ferdinand Meyers Ringen um die Frage der wiederholten Erdenleben [La lutte de Conrad Ferdinand Meyer avec la question des vies terrestres répétées]*, Engelberg 1954.

20 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.46

rait une énigme manifeste pour lui — bien qu'il voyait le but de sa vie déterminé par elle.

Un des grands novellistes allemands d'avant Meyer, Heinrich von Kleist, s'est battu aussi contre le mur jusqu'à ce qu'il choisisse sa propre mort. Après s'être coltiné avec la philosophie de Kant, il en vint, dans une lettre adressée à son aimée Wilhelmine von Zenge, le 22 mars 1801, à la conclusion suivante :

Oui, en effet, mon essence tourne désormais autour d'une idée centrale qui a saisi mon être au plus profond ; elle a produit sur moi un effet profondément ébranlant — je ne sais tout simplement pas comment condenser dans cette page ce qui a traversé mon âme au cours de ces trois dernières semaines. [...] Je m'étais déjà approprié, garçon, l'idée que le perfectionnement était l'objectif de la création. Je croyais que dans le futur, après la mort depuis le degré de perfectionnement que nous aurons atteint sur cette étoile, nous progresserions encore et que le trésor de vérités, que nous avons rassemblées ici, nous pourrions l'utiliser aussi là-bas. De ces pensées naquit peu à peu une religion unique, et l'aspiration à ne jamais s'arrêter et à aspirer sans cesse au niveau d'éducation supérieur devint bientôt le seul principe de mon activité. L'éducation me semblait le seul et unique but, celui de l'effort, une *vérité* comme le seul et unique trésor digne d'être possédé.²¹

À l'intérieur de l'histoire de la littérature allemande, Meyer se trouve aussi en bonne société, sinon avec ce questionnement. Au commencement de cette série de non-conformistes se trouve le clairvoyant Gotthold Ephraim Lessing qui, dans le paragraphe final de son *Éducation du genre humain*²² a déployé l'idée de réincarnation dans une série de questions. Et les deux questions de Lessing dans le 98^{ème} paragraphe, Meyer eut pu foncièrement se les poser lui-même à la fin d'une vie difficile dont a surgi néanmoins une œuvre aussi riche : « Pourquoi ne devrais-je pas revenir aussi souvent que possible pour acquérir de nouvelles connaissances et compétences ? Est-ce que j'en retire tellement d'un coup, au point que cela ne vaudrait pas la peine de revenir ? »

Que peut-on affirmer aujourd'hui de l'œuvre richement narrative de Meyer ? Albert von Schirnding a donné une réponse digne d'être remarquée, dans un essai qui n'est pas foncièrement sans critique à l'intention des critiques de Meyer qui ne se lassent jamais :

Fondamentalement, les nouvelles de Meyer sont des contes de fées d'une existence primitive, plus inconditionnelle, plus passionnée, qui utilise des supports historiques pour sa concrétisation. Son obsession du style, son fanatisme de la perfection, qui entraînent chaque texte dans un processus apparemment sans fin de composition et de transformation, le rapprochent de Mallarmé et de Flaubert, et annoncent l'esthétisme du tournant du siècle, celui d'Hofmannstahl, de George et des frères Mann. [...] La tendance au monumental, ce trait marquant de ces époques, est, comme chez Nietzsche et Wagner, si largement absorbé par la volonté de style qu'un champ étonnamment vaste s'ouvre à la représentation du délicat, du semi-conscient et de l'inconscient, des stimuli et des réflexes subtils et très affinés — l'intime ne glissant jamais vers l'idyllique (comme parfois chez Keller), et encore moins vers l'émotionnel (comme chez Storm). Dans le médium de la plus stricte objectivité, le subjectif apparaît transformé en une nouvelle médiation.²³

C'est là, pour finir, un digne plaidoyer pour quelqu'un dont on a dit qu'il était à contre-temps de son époque.

Die Drei 5/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Walter Schafarschik est né en 1939, il est germaniste et historien ; de 1968 à 2002 il a déployé une activité d'enseignements universitaires et scolaires ; activité de conférencier et de publications pour la littérature allemande du Moyen-Âge à l'époque moderne.

21 Heinrich von Kleist. *Sämtliche Werke und Briefe* / Toutes les œuvres et lettres, Vol. 2, éditées par Helmut Sembdner, Vienne & Zurich 1965, p.633. [Il y a un peu de l'esprit de George Sand en ce qui concerne la religion de Kleist ! NdT]

22 Gotthold Ephraim Lessing : *Werke* / Œuvres, Vol. 7 : *Theologiekritische Schriften* / Écrits critiques sur la théologie I & II, Darmstadt 1996, pp.476 et suiv.

23 Albert von Schirnding, *op. cit* pp.65 et suiv.